

UN NOBLE CŒUR

CINQUIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."

I

Bénédict et M. Mathieu arrivèrent à Torfou, dont les Mayençais venaient de s'emparer. Il laissa son vieux compagnon sur le chemin de Tiffauges, à l'entrée du bourg, où bivouaquait le deuxième bataillon des volontaires nationaux, et où Muguette avait établi sa cantine sur le bord de la Sèvre nantaise, puis il se rendit en toute hâte auprès du général Kléber.

Le général se trouvait seul en ce moment dans une salle de la maison commune où il avait reçu la municipalité de l'endroit. Dès qu'il vit son aide de camp, il s'écria tout joyeux :

— Ah ! pardieu ! je vous croyais mort. Heureusement il n'en est rien... Jusqu'au diable, reprit-il, avez-vous reconduit cette demoiselle de Flavigny ?

— Jusqu'au quartier général vendéen... Oh ! bien malgré moi, je vous l'assure.

— Comment cela ?

Dans un récit rapide, Bénédict retraça les événements qui avaient retardé son retour.

— Peste ! reprit Kléber, vous l'avez échappé belle ! D'abord, je remarque que vos habits sont troués par les balles, qui ont eu, j'aime à le croire, la politesse de respecter votre chair.

— Pas une ne m'a blessé.

— A merveille !... Ensuite, je considère comme une chance inouïe que vous ayez été relâché par tous ces chefs de brigades, comme on les appelle aujourd'hui, car on prétend qu'ils sont devenus impitoyables depuis qu'on leur fait une guerre d'extermination.

— Je crois qu'on lesalomnie un peu, mon général. Ils n'ont pas hésité à me rendre la justice qui m'était due. Celui qui présidait le conseil, le généralissime d'Elbee, m'a même adressé un éloge.

— Oui là ! Eh bien ! ne répétez pas cela trop haut, mon cher Bénédict. Vous deviendriez suspect.

— Ma conscience est tranquille. Je ne crains rien.

— A la bonne heure ! Cependant, croyez-moi, gardez un silence absolu sur tout ce que vous venez de m'apprendre. Votre absence ayant été remarquée, j'ai répondu que je vous avais chargé d'une mission secrète. Cela suffit. Pas un mot imprudent.

— Je me tairai, mon général.

Kléber reprit :

— Puisque vous avez vu le ci-devant comte de Flavigny, peut-être avez-vous essayé de lui faire comprendre à quel point cette insurrection est criminelle, et lui avez-vous conseillé d'agir sur l'esprit des rebelles pour les disposer à mettre bas les armes, à sauver cette malheureuse Vendée en la pacifiant.

— En effet, mon général. Tandis que M. de Flavigny m'accompagnait, j'ai hasardé quelques paroles dans ce sens.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Il a hoché tristement la tête et il a murmuré. " Il est trop tard ! "

— Trop tard, cela est vrai, reprit Kléber tout pensif. De part et d'autre, il faut vaincre ou mourir. C'est irrévocable et fatal. La grande lutte a commencé. Pauvre Pays !

Et, déployant une carte qu'il tenait à la main, il la parcourut du regard et ajouta :

— Oui, pauvre pays ! car, si le plan que nous avons adopté est mis à exécution tel qu'il a été conçu, c'en est fait de l'armée royale et de ses cent mille insurgés. Nos colonnes parties simultanément de Nantes, de la Rochelle, du Luçon, de Saumur, les auront bien vite enfermés dans un cercle de feu, qui, se rétrécissant de jour en jour, les contraindra à périr les

armes à la main ou se à rendre à discrétion. Est-ce votre avis, Bénédict ?

— C'est mon avis, général, et pourtant...

— Achevez.

— Je ne crois pas que ce plan se réalise aussi promptement que vous semblez le prévoir.

— Pourquoi !

— Parce que le gouvernement républicain vient d'appeler au commandement de plusieurs divisions des généraux sans talent militaire qui l'empêcheront de réussir.

— Oui, oui, c'est mon opinion.

— Et d'ailleurs les troupes conduites par eux sont pour la plupart, des levées en masse qui ne seront guère solides sur le terrain.

— Je le crains comme vous. C'est égal, vous n'êtes guère rassurant, mon ami. Ce que c'est que d'avoir fait une visite au général des blancs. on ne voit guère en rose ce qui concerne les bleus !

— Raillez tant qu'il vous plaira, mon général. Je n'en souhaite pas moins que l'événement me donne tort, et que nous soyons, du premier coup, victorieux sur toute la ligne.

— Franchement ?

— En doutez-vous ? demanda gravement Bénédict.

Kléber se mit à rire et frappa amicalement avec l'index sur la joue de son aide de camp.

— Bon ! dit-il, voilà que vous allez vous fâcher pour une plaisanterie ! En définitive, quand on a passé une nuit en plein bois, tête à tête avec une jolie Vendéenne, il est naturel qu'on s'exagère, malgré soi, les forces et les chances de l'ennemi. Tenez, je soupçonne que vous êtes amoureux, mon cher, amoureux de cette royaliste. Ah ! prenez garde ! c'est une trahison envers le beau sexe républicain.

Bénédict essaya d'accueillir en souriant cette saillie du général. Il y réussit à peine, et s'étonna de ce sentir légèrement embarrassé. Il se remit d'aplomb et répliqua gaiement.

— Que le beau sexe républicain se rassure. Je n'adorerai que que lui. Je suis trop fier pour brûler mon encens sur l'autel d'une divinité royaliste, médiocrement flattée sans doute de l'hommage d'un officier bleu. J'ai la dignité de mes opinions, même en amour.

— Très-joliment répondu, capitaine ! Mais tout cela ne me regarde pas. Vous êtes le maître de vos sentiments, et vous ne me devez compte que de ce qui concerne votre service auprès de moi. Hâtez-vous d'aller changer de vêtements, puis revenez prendre. Nous irons ensemble faire l'inspection du camp échelonné autour de Torfou.

Bénédict se retira. Quand il revint, Kléber n'était plus seul. Deux personnes s'entretenaient avec lui : un général et un représentant du peuple en mission. Le premier avait une de ces physionomies prétentieuses qui révèlent tout de suite la sottise et l'incapacité. Le second portait sur son visage contracté l'empreinte des sombres énergies et des criminelles résolutions. Tous deux prenaient congé de Kléber.

— Au revoir ! disait l'un ; nous n'avons pas de temps à perdre, puisque notre mission a pour but de visiter tous les généraux divisionnaires qui opèrent contre les Vendéens. Nous partons pour Cholet, reprit-il avec une sorte d'emphase, et j'ajoute, en vous quittant, que je ne saurais approuver le plan que l'on met à exécution. Pour anéantir toute cette horde de payeans armés, il suffirait de s'avancer contre eux *majestueusement et en masse.*

— Superbe tactique, et d'une simplicité solennelle ! répondit ironiquement Kléber. Cependant, si on l'adoptait, il serait à craindre que les Vendéens, avec leur manie de s'égailler, ne vinssent à nous envelopper sans peine et à troubler déplorablement notre masse et notre majesté.

— Impossible ! répliqua le conventionnel en mission. Ne va-t-on pas raser le pays ? Les brigands ne pourront plus se cacher derrière les haies et les taillis. Quand ils seront vaincus, ajouta-t-il avec une sorte de rage concentrée, nous exterminerons jusqu'au dernier tous ceux qui auront survécu.